

Scènes de la vie du peuple dans le Caucase

Quoique le Caucase soit traversé par des chemins de fer dans toute sa longueur, de Koutaïs à Batoum, et qu'ils existent dans toutes les villes, jusqu'à la frontière de Perse de du Kourdistan, il y a des chaussées où circulent des diligences et des voitures de poste.

Généralement, l'attelage se compose de bœufs et de taureaux, traînant un "arba" (chariot), l'unique moyen de transport sur ces routes impraticables. Dans les sentiers montagneux et boisés, à une altitude de quatre à cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer, l'arba est remplacé par des chevaux vigoureux ou des mulets.

L'arba est de construction primitive, il est attelé par deux paires de taureaux ou de bœufs et, bien que ces animaux soient battus par le conducteur, ils ne peuvent fournir qu'une marche de deux à trois milles à l'heure.

L'arba est abrité par une tente d'une étoffe bigarrée. Sous le chariot sont accrochées des cornes de taureaux enduites d'huile pour graisser l'essieu et, entre les roues, marche l'inévitable chien au museau pointu.

Le fond du chariot est recouvert d'un tapis sur lequel est posé un matelas avec plusieurs coussins.

Les voyageurs sont couchés ou assis confortablement, ayant près d'eux leurs bagages et leurs provisions.



(Aux eaux.)

Elise. — Sais-tu que je ne fais que de comprendre les poignantes émotions que Robinson Crusœ a dû éprouver dans son île avant l'arrivée de Vendredi !

Henriette. — Comment cela ?

Elise. — Je viens de découvrir les traces d'un pied d'homme sur la grève.

Il y a, à Tiflis, un sujet typique qu'on appelle "Toulouktchi". Cet homme est chargé de fournir l'eau à toute la ville. De chaque côté de ses chevaux sont fixés des espèces de soufflets se remplissant avec un seau et se déversant par le bout pointu. Ce sont presque toujours des Persans qui font ce métier.

À Tiflis, et dans le sud en général, le commerce se fait dans la rue. Les marchands persans et turcs, chargés des produits de leur pays, tels que tapis, tissus, soie, articles européens à bas prix, parcourent la ville graves et importants.

Les "kineto" (marchands de fruits) portent leurs marchandises dans un immense vase en bois qui se balance adroitement sur leur tête ; ils traversent, en criant d'une voix perçante l'énumération de leurs articles, la foule massée pour entendre le "sazandara" (l'aveugle) chanter en s'accompagnant de son violon. Plus loin, d'énormes chariots chargés d'outres gigantesques en peau de buffle, contiennent du vin qui se débite en détail aux ha-

bitants qui viennent faire leur provision dans des outres en peau de chèvre.

Les "moucha" (portefaix) ont sur le dos un coussin ou une selle tenue par des courroies qui passent sur les épaules et se croisent sur la poitrine. Ils portent des charges très lourdes, une armoire par exemple, et passent la tête baissée et le dos arrondi. Dans l'attente du travail, cette selle lui sert de siège ou de coussin pour dormir.

Dans la foule, on distingue des tartares, vêtus de rouge, et des géorgiennes, dont la grâce et la beauté se devinent sous les longs voiles blancs qui les enveloppent mystérieusement.

Les "béki", tartares et persans de la classe privilégiée de l'est du Caucase, sont coiffés d'énormes "papakbakh" (bonnets de fourrures) sur des têtes rasées. On s'écarte pour laisser passer leurs caravanes richement chargées qui s'avancent au pas lent et tranquille des chameaux.

Les ateliers sont construits en plein air, légèrement abrités, et se composent de longues rangées de cabanes en bois.

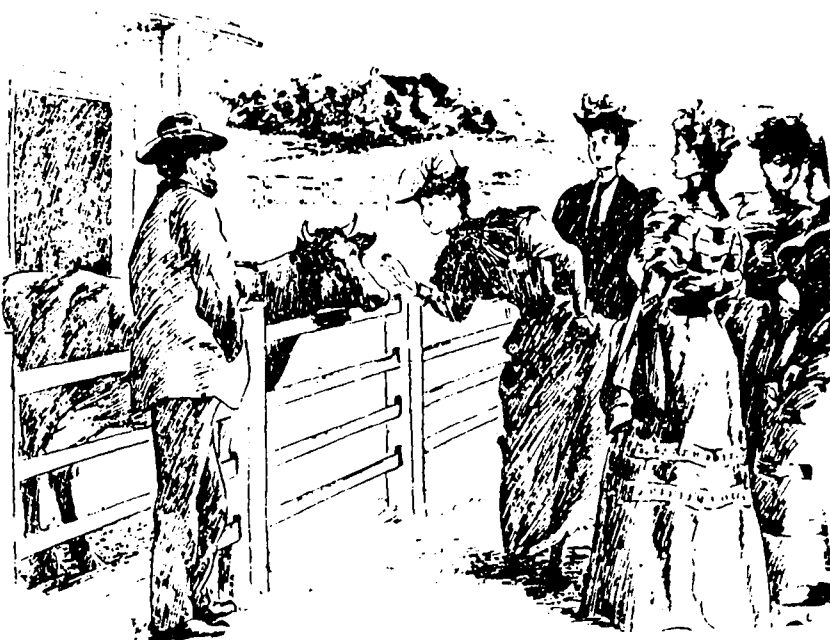
Les ateliers d'armurier sont très intéressants à visiter pour les connaisseurs. On y trouve souvent des armes anciennes tout à fait admirables, des kandjars, des fusils, des cartouchières de métal de travail précieux et très rare.

Le travail des bijoutiers est original ; les bijoux qui sortent de leurs mains ont cette forme orientale qui leur appartient en propre. Quantité d'objets remarquables sont fabriqués en argent niellé.

Ce n'est pas la civilisation qui guide le goût des Caucasiens dans leurs créations artistiques, mais l'instinct du beau inné chez tout peuple primitif. Leur talent ne s'apprend pas, il est fait d'imagination, de charme, et se copie d'après l'admirable et changeante nature qui se déroule devant leurs yeux intelligents.

M. DE LYS.

APPRECIATION DE CONNAISSEUSE



L'éleveur, montrant ses trésors. — Voilà ma favorite. Elle donne, d'une année à l'autre, trente-trois gallons de lait.

Mademoiselle Saitout. — Que c'est beau ! Entendez-vous, mes amies ? Trente-trois gallons de lait par jour !

L'éleveur. — Non, non ; pas par jour. Par semaine.

Mademoiselle Saitout (nullement déconcertée). — Trente-trois gallons par semaine ! Comme c'est merveilleux !